



**Commémoration
des événements de Penguérec**

Mardi 7 août 2018
11 heures

Discours de Monsieur Stéphane Roudaut

Maire de Gouesnou
Vice-président de Brest métropole
Conseiller régional de Bretagne

Seul le prononcé fait foi.

Mesdames, Messieurs les élus,
Mesdames et Messieurs des services de l'Etat, de la Gendarmerie, de la Marine Nationale,
Mesdames et Messieurs responsables et membres des associations patriotiques et du devoir de mémoire,
Mesdames et Messieurs, parents et proches des disparus,
Chers Gouesnousiens,

Penguérec. C'est comme un roulis pesant et continu, une habitude ; c'est une main-courante à suivre, à poursuivre, une obsession, ce souffle qui nous pousse et accompagne nos vies, nos routines, nos jours calmes comme agités. Nous ne sommes jamais seuls en empruntant le chemin du souvenir.

Ce matin, oui, ce matin, comme à l'automne qui vient, ou au printemps, demain, le 7 août 1944 est là, bien là. Il est partout, omniprésent !

Le 7 août 1944, l'occupation paisible, les égards, la politesse feinte, s'enflamment et brûlent d'un seul coup comme un drapeau imbibé de haine. Le masque tombe et révèle alors cette face hideuse.

Empoisonnés, infectés par la haine, les nazis s'adonnent partout en Europe à une ronde macabre, à une danse qui trouve à Gouesnou une implacable réalité.

Penguérec est notre épreuve, autant que notre intarissable et perpétuelle remise en question. A tout moment il survient ; il est là, sous-jacent, prêt à jaillir, à bondir et revenir en surface. A chaque instant, Penguérec nous conduit, les yeux fermés, inconsciemment, tant par tristesse que par confiance d'ailleurs.

Survivants, vous avez vécu l'horreur, peut-être avez-vous d'abord été saisis par la haine, puis probablement après par tout un camaïeu de tristesses. Il n'y a, pour moi, pas assez de mots, pas assez de teintes, ni de nuances pour décrire ce que furent, dans l'instant, vos propres détresses.

Recroquevillés, à pleurer vos parents, à crier en vous le nom de votre mère, à chercher silencieusement votre père, à appeler vos sœurs, vos frères, vos proches.

Chaque nuit réveillés en sueur, haletants, puis la nuit d'après, et celle d'après, puis encore celle du lendemain. Réveillés à vouloir les toucher, à ne pouvoir les embrasser, à ne pouvoir les serrer tout contre vous.

Et chaque jour ensuite, et le lendemain, puis encore l'année suivante, lourds et voutés par l'absence, vous avez cheminé en chérissant vos parents, vos familles, vos voisins.

Chaque famille, touchée, plongée dans le souvenir, le respect, l'entraide et le recueillement ; chaque famille s'est petit à petit retrouvée.

Vous avez d'abord porté Penguérec comme un fardeau, comme une croix, comme un poids trop lourd, impossible. Il aurait pu vous anéantir, mais Penguérec vous a construits, façonnés, vous a accomplis.

A Gouesnou, petite bourgade de quelques mille-cinq-cents âmes, chaque habitant est alors touché, chaque famille pleure, chaque maison se recueille et se souvient d'elle et de lui, de l'ami, du frère, du cousin, raflé, condamné par la haine et lâchement assassiné.

Une chose est sûre, c'est une nécessité qui nous laboure l'esprit, une, une seule et unique question nous taraude et transperce : pourquoi, oui pourquoi ?

Douloureuse d'abord, cette introspection n'est pas inutile. A des degrés divers, elle est ce que nous sommes.

Mais, y songeons-nous volontairement, seulement, où est-ce une véritable part de nous, un organe, une pensée première, quasi reptilienne de notre commune, engendrée par cette farouche volonté de vivre ?

Chacun, après l'avoir nié, après l'avoir réfuté, a retrouvé son droit à être lui-même, à le redevenir.

Survivants, famille, ou amis, qui comme moi, venons ici sans l'avoir vécu, ni grandi dans l'ombre de ces événements, pour tous Penguérec est une oriflamme, notre étendard. Nous n'avons pas à le rejeter, nous n'avons pas à le contester, encore moins à l'oublier.

Alors que nous nous tenons tous là, nous avons appris que, si ce chemin du souvenir est laborieux, il n'est pas sans fin, interminable. Ce mur qui paraissait hier infranchissable, s'est fissuré puis ébranlé, fracassé dans le souvenir et la fidélité à nos morts.

Mais l'histoire est effrontée. Oui, elle est parfaitement insolente même. Si elle n'est pas enseignée, si elle n'est pas expliquée, si elle n'est pas prolongée, l'histoire devient insipide, quelconque, pour les générations d'après.

Elle n'est plus qu'un brouillard, un animal sauvage qui rôde sans se montrer. On joue à se faire peur en l'invoquant, en l'appelant et en le devinant au loin. Si bien que l'histoire devient une fiction, sans lieu, anonyme, hors du temps.

Avec vous tous, à me pencher sur le monde, j'aimerais pouvoir aujourd'hui vous dire que tout va bien désormais. Que Penguérec, que les drames de la seconde guerre mondiale, sont désormais derrière nous, que nous nous en sommes sortis, que notre monde en est sorti grandi.

Eric Vuillard écrit à la fin de *L'ordre du jour*, décrivant l'inaction et la complicité alors à l'œuvre en Europe à l'avènement des nazis :

« On ne tombe jamais deux fois dans le même abîme. Mais on tombe toujours de la même manière, dans un mélange de ridicule et d'effroi.

Et on voudrait tant ne plus tomber qu'on s'arc-boute, on hurle. A coups de talon, on nous brise les doigts, à coups de bec on nous casse les dents, on nous ronge les yeux. L'abîme est bordé de hautes demeures.

Et l'Histoire est là, déesse raisonnable, statue figée au milieu de la place des Fêtes, avec pour tribut, une fois l'an, des gerbes séchées de pivoines, et en guise de pourboire, chaque jour, du pain pour les oiseaux. » Voilà ce qu'on peut lire.

Mais alors, à tort, à grand tort, on s'enferme dans nos certitudes collectives, dans ce confort qu'est l'oubli. Le Goncourt, Vuillard, a raison, l'histoire en « seule » commémoration devient véritablement du « pain pour les oiseaux. »

Car sur nos écrans aujourd'hui, on paraît, on s'offusque, on parade. Cyniques, on condamne dans une inaction complice, et puis on passe à autre chose. Oui, on passe à autre chose.

Ce 21^e siècle est-il strictement, seulement, celui des leçons retenues de l'histoire où celui de Janus aux deux visages, côté pile et côté face, est-il définitivement le siècle des promesses et du silence ?

S'y croisent et s'y côtoient, tout autant, les droits nouveaux, les avancées technologiques et médicales, au gaz et à la folie meurtrière, à la traite des êtres humains, à la séparation des familles, des enfants Mexicains, à la frontière des Etats-Unis, comble de celle qui se veut la plus grande et la plus stable démocratie du monde et de l'histoire.

Mesdames et messieurs, ce siècle n'est-il pas celui des drames renouvelés et de cet « éternel recommencement » pourtant honni ?

Car oui, oui, avec poésie et exotisme – parce que probablement loin des yeux et loin du cœur –, avec quelques noms qui claquent : Yémen, Bachar Al-Assad, Libye, Daesh, Boko-Haram, Syrie, Al-Qaïda, Aquarius, Rohingyas...

Avec distance, on aseptise, on banalise, on sèvre l'opinion à l'horreur. On s'habitue et on passe à autre chose. L'histoire « c'est du pain pour les oiseaux. »

Contestons ensemble cela, ici à Penguérec, à Gouesnou. Ne l'acceptons pas car c'est la négation de ce que nous sommes. Et si nous ouvrons ensemble une fenêtre sur le monde, nous verrions qu'en vérité ce sont nos valeurs qui sont attaquées, en danger de mort ; que notre humanité même est ébranlée.

Le silence ne peut pas être un refuge. Penguérec n'est pas un évènement sans lieu, hors du temps. C'est un cataclysme, un massacre, un drame humain, cousu à plein fil dans la seconde guerre mondiale. C'est un pan de nos vies qu'il faut comprendre et expliquer. Il ne peut y avoir de silence ni hier, ni aujourd'hui, ni demain.

Revenons-en à l'essentiel, avec Simone Veil qui nous dit ceci : « Je n'aime pas l'expression "devoir de mémoire". Le seul "devoir", c'est d'enseigner et de transmettre. » Cela a de quoi interpeller.

Cette grande dame plaide pour la connaissance, la compréhension de notre histoire commune, de ses pages les plus sombres comme les plus lumineuses. Pas de sens unique. Pas de sens unique parce qu'il deviendrait très vite une impasse.

Comprendre, enseigner, transmettre pour agir. Il s'agit de cela et dans cet ordre-là !

Mesdames et Messieurs, c'est tout le sens de cette thèse, de ce doctorat d'histoire initié par l'UBO et la Ville, sur « Gouesnou dans la seconde guerre mondiale ». Nous voulons un regard distancié, dépassionné, au service de la mémoire.

Le rôle de l'historien, en l'occurrence ici Dimitri Poupon, est d'abord d'apporter une méthode, de comprendre, de collecter la mémoire, puis d'expliquer objectivement les faits.

Et il y aura, c'est une exigence première, des restitutions, des échanges dans les trois ans à venir, avec tous et avec les jeunes, dans les écoles à la médiathèque, pour notamment : leur expliquer, leur donner les clefs.

Oui, toutes les clefs, pour ouvrir l'histoire, la comprendre, l'enseigner, la transmettre pour agir. Agir !

Et ceci trouve, dans la presse d'hier, un parfait écho, clair et précieux, au travers d'Yvette Kerboul, et de sa volonté d'expliquer et de transmettre à ces quatorze arrière-petits-enfants son histoire familiale. « C'est important pour la paix et pour que cela ne se reproduise plus » nous dit-elle.

L'Europe est chassée, acculée, en proie à une crise sans précédent. A la merci des populismes, des nationalismes qui édifient, prévoient et se complaisent dans sa destruction. Non, les vieux démons ne sont pas morts.

On voudrait la rendre responsable de tous les maux alors qu'elle en est le seul remède. On veut l'assassiner au prétexte qu'elle serait distante, technocrate, et qu'elle enlèverait même le goût des fromages. Voyons, de qui se moque-t-on et d'abord de quoi parle-t-on ?

O, l'Union n'est pas parfaite, non. Elle est même parfois désespérante parce que défaillante dans de nombreux domaines. Mais, disons-le nous, elle doit constamment se réformer ; mais franchement, peut-on s'arrêter un instant, et regarder raisonnablement, oui raisonnablement le chemin parcouru en quelques décennies ?

Face aux grandes puissances ; face aux drames humains, aux flux migratoires et au réchauffement climatique, qui d'autre qu'elle, que l'Europe, peut être entendue, forte, crédible ?

Posons-nous cette question avec Esteban Gonzalez-Pons, ce député européen espagnol :

« L'Europe est la paix qui est venue après le désastre de la guerre. L'Europe est le pardon entre Français et Allemands. L'Europe est le retour à la liberté pour la Grèce, l'Espagne et le Portugal. L'Europe est la chute du mur de Berlin. L'Europe est la fin du communisme. L'Europe (...) c'est la démocratie. L'Europe c'est les droits fondamentaux. Pourrions-nous vivre sans tout ça ? »

Posons-nous avec lui cette simple question : Pourrions-nous vivre sans tout cela ?

L'Europe est la fille de la seconde guerre mondiale. L'enfant d'Oradour, de Penguérec et des camps. L'Europe est née puis s'est construite sur des cendres encore brûlantes.

L'Europe est notre horizon, le seul horizon pour la jeunesse, alors n'en faisons pas un nouveau brasier, mais bel et bien le nouveau flambeau de notre temps.

Dormez en paix victimes de Penguérec car votre lumière et votre souvenir ne s'éteindront pas.